

Qui n'a pas tué John Fitzgerald Kennedy ?

Le 22 novembre 1963, le 35^e président des États-Unis était abattu par balles à Dallas. Soixante ans plus tard, cet assassinat reste – et restera sans doute – le « cold case » le plus célèbre du monde.

WILLIAM BOURTON

Le vendredi 22 novembre 1963, à 12 h 30, trois coups de feu claquent à Dallas alors que le cortège présidentiel avance au ralenti sur Dealey Plaza. La deuxième balle atteint John Fitzgerald Kennedy, assis à l'arrière d'une Lincoln Continental décapotée. Le président porte les mains à la gorge. Engoncé dans un corset qui soutient son dos douloureux, il tangué vers l'avant, mais ne s'affaisse pas, ce qui facilite la tâche du sniper. Quelques secondes plus tard, son corps est violemment projeté vers l'arrière tandis que son crâne explose. Jackie Kennedy, qui se tenait à sa gauche, rampe sur la malle de la limousine où un morceau d'os s'est écrasé ; au même moment, un garde du corps saute sur le pare-chocs arrière. Le convoi prend de la vitesse et pénètre sous un pont.

Soixante ans plus tard, cette séquence filmée en 8 mm et en couleur par un spectateur, Abraham Zapruder, conserve toute sa force hypnotique. Elle n'a été diffusée dans son intégralité (16 secondes) qu'en mars 1975 et a largement contribué à relancer les spéculations sur l'assassinat. Les images semblent en effet indiquer que la balle mortelle touche Kennedy de face, ce qui contredit la thèse officielle de la commission d'enquête « Warren », publiée en 1964 : un tireur unique, Lee Harvey Oswald, embusqué avec un fusil à lunette au 5^e étage d'un dépôt de livres situé derrière le cortège.

Loup solitaire ou pigeon ?

En 1976, sous la pression de l'opinion, le Congrès des États-Unis mettra en place une seconde cellule d'enquête, la commission « Church ». Elle réexaminera les pièces du dossier, auditionnera des témoins, fera défiler des experts. Au final, elle corroborera, grosso modo, les conclusions techniques de la commission Warren – le mouvement « contre-intuitif » du corps de JFK pouvant s'expliquer par un spasme neuromusculaire – mais conclura à « l'existence probable d'une conspiration ».

On touche là à l'essentiel. Par-delà le *modus operandi*, quelqu'un a-t-il commandité l'assassinat de Kennedy ? Il avait de puissants ennemis parmi la pègre, dans les milieux d'extrême droite, à Moscou et à La Havane, mais aussi au sein de la CIA et du FBI. Oswald ne fut-il qu'un « pigeon », comme il le lancera aux journalistes ? Ou alors, comme avant lui les présidents Lincoln, Garfield et McKinley – il s'en est fallu de peu pour Reagan –, le 35^e président des États-Unis, l'homme le plus puissant et le plus charismatique du monde, a-t-il été « bêtement » tué par un minable, un loup solitaire passé sous tous les radars ?

Si Oswald était passé en justice, sans doute n'y aurait-il plus « d'affaire Kennedy ». Mais, on le sait, il a été abattu deux jours plus tard, avec une incroyable facilité, à l'intérieur même du commissariat de Dallas où il était détenu, par Jack Ruby, un patron de bar lié au milieu...

Soixante ans après les faits, on ne compte plus les hypothèses échafau-



Jackie Kennedy rampe vers l'arrière de la Lincoln, juste après le coup de feu qui fut fatal au 35^e président des États-Unis. © DR.

dées, tantôt loufoques, tantôt intrigantes, mais de facture largement complotiste. A la bonne vieille question : « A qui profite le crime ? », on ne peut que répondre : « Au monde de l'édition » : au bas mot, 2.500 publications sur le sujet ! Dernière pièce notable en date : *The Final Witness (Le dernier témoin)*, un ouvrage qui a valu une longue interview dans le *New York Times* à son auteur, un certain Paul Landis, un des gardes du corps de Jacqueline Kennedy. A 88 ans, il s'est souvenu d'avoir trouvé une balle sur le siège de la Lincoln présidentielle, ce qui met à mal la thèse du tireur unique, mais omit de le signaler lors de son audition devant la commission Warren...

A la bonne vieille question :

« A qui profite le crime ? », on ne peut que répondre : « Au monde de l'édition »

La vérité sur cette affaire est sans doute à jamais ensevelie sous une montagne de paperasse – le seul dossier officiel compte 5 millions de pages. Pas évident, dans ce capharnaüm, de conseiller certaines lectures ou visionnages. En toute subjectivité, nous avons toutefois exhumé quatre pièces, facilement disponibles : pour leur sérieux, leur clarté ou leur retentissement.

« L'assassinat de John F. Kennedy »

Dans cet ouvrage, Thierry Lentz étudie l'affaire en historien – qu'il est. Tous les documents sont en effet disponibles pour tenter de comprendre ce qui s'est passé à Dallas ce 22 novembre 63, qu'il s'agisse des archives officielles (seuls 3 % du dossier restent classifiés), des rapports parlementaires « Warren » et « Church » (lire ci-contre) ou d'une foultitude de témoignages, écrits, enregistrés ou filmés. S'il ne s'aventure pas à donner le nom du commanditaire, l'auteur déduit des éléments étudiés qu'il n'y avait pas qu'un seul tireur embusqué autour de la Dealey Plaza ce jour-là. Grand complot ? Lentz reste prudent : si toutes les pistes n'ont pas été explorées avec la même diligence, ce n'est pas nécessairement parce que certaines officines chargées de l'enquête (FBI, CIA, Congrès...) étaient complices, mais peut-être plutôt parce que toute cette affaire était extrêmement embarrassante pour la vie politique américaine, chacun se couvrant l'un l'autre et tentant de faire oublier que tous avaient, à un moment ou à un autre, été en relation avec les grands acteurs suspectés de l'assassinat de leur président. W.B.

Thierry Lentz, *L'assassinat de John F. Kennedy. Histoire d'un mystère d'Etat*, Nouveau Monde Editions, 2019.

« JFK, le dernier jour »

JFK, le dernier jour est le « documentaire romanesque » des 24 dernières heures du 35^e président des États-Unis. Un récit journalistique bien écrit et recoupé à moult sources par François Forestier, journaliste de *L'Obs*, précédemment auteur d'un *Marilyn et JFK*. Un « livre des livres » en quelque sorte, expurgé des conjectures les plus folles sur les commanditaires. Lorsqu'on referme l'ouvrage, on est frappé par le chapelet de « mensonges officiels » qui ont émaillé la présidence Kennedy, de l'élection à l'exécution. C'est peut-être l'un de ces petits ou grands secrets qui a fini par causer la perte du président. On ne parle pas de ses aventures extraconjugales, mais de ses « mauvaises fréquentations », parmi les milieux mafieux ou anticrastristes... Après l'assassinat, désigner un coupable devient une nécessité absolue, explique Forestier : pour que l'on ne remue pas trop de choses, mais aussi pour éviter l'accusation de l'implication de Cuba et surtout de l'URSS, ce qui aurait pu avoir des conséquences géopolitiques très graves. D'où Lee Harvey Oswald, le « pigeon » idéal, comme il eut lui-même le temps de se qualifier avant de se faire abattre... W.B.

François Forestier, *JFK, le dernier jour*, Albin Michel, 2013.

« JFK »

On l'a retenu pour son retentissement. Sorti en 1991, époque « pré-internet » où le complotisme n'avait pas encore pignon sur rue, *JFK* a largement contribué à relancer l'intérêt pour l'affaire.

L'histoire retrace l'enquête véridique d'un ancien procureur de La Nouvelle-Orléans, Jim Garrison (campé par Kevin Costner) qui, en 1967, tenta de démontrer que l'assassinat de Kennedy était un complot fomenté par des faucons du Pentagone, de la CIA et du FBI, de même avec un homme d'affaires louisianais, Clay Shaw (Tommy Lee Jones), pour empêcher le président de normaliser les relations de l'Amérique avec Cuba et l'URSS. Garrison eut beau perdre toutes les actions judiciaires qu'il intenta contre Shaw, Stone n'en a pas moins fait le preux chevalier qui mit au jour un coup d'Etat contre la démocratie américaine. Son *JFK* – comme son *Nixon*, sorti quatre ans plus tard – est un film à thèse, bien réalisé, mais qui ne saurait être tenu pour « le fin mot de l'affaire », contrairement à ce que le bouillant cinéaste n'a manqué d'affirmer. W.B.

Oliver Stone, *JFK*, DVD et Blu-Ray, Warner Home Entertainment, 1991.

« Dallas, une journée particulière »

Contrairement à tant de documentaires qui cherchent à démontrer quelque chose, celui du réalisateur français Patrick Jeudy est un compte rendu clinique de cette « journée particulière » du 22 novembre 1963. On en sort captivé, mais sans avoir le sentiment d'avoir été manipulé. Grâce à des images d'archives rares, lardées de portraits peints par Christian de Metter, le film retrace, en 1 h 23, les événements avant, pendant et après la fusillade, du point de vue des témoins du drame : garde rapprochée de JFK, journalistes, médecins et simples badauds présents le long du cortège. Il en ressort une immense émotion, saisie à vif. Et ce singulier constat : si cette scène de crime a compté des centaines de témoins, personne ne raconte tout à fait la même histoire. Ainsi, la polémique demeure sur le nombre de détonations, ou sur l'endroit d'où elles venaient. Quant à ceux qui s'étonneront qu'Oswald ait pu faire feu à trois reprises en moins de six secondes, ils ne seront pas écoutés par la commission Warren. Le documentaire de Jeudy l'épingle, mais laisse chacun libre d'en tirer ses conclusions. W.B.

Patrick Jeudy, *Dallas, une journée particulière*, 2013.